

René Ghil : altruisme et poésie scientifique

Jean-Pierre Bobillot

Très tôt, René Ghil avait explicitement lié, en poésie, science et morale – soit, plus spécifiquement, la question de la Matière en devenir et celle de l'altruisme –, donnant à l'ultime partie de *Dire du Mieux* (premier des trois grands cycles constitutifs de l'*Œuvre*) le titre programmatique de : *L'Ordre altruiste*. L'articulation entre ces deux concepts demeure problématique, et devra être examinée – dans le contexte de l'époque – à la lumière des théories évolutionnistes, mais aussi de l'évolution sociale et idéologique. Mais, qui fut René Ghil ?

Résumé des chapitres précédents

Aujourd'hui bien oublié, ou confondu – non sans mépris – avec quelque obscur comparse de l'improbable « mêlée symboliste »¹, il connut des débuts précoces et glorieux, une notoriété ambiguë et violemment discutée, puis une mise à l'écart quasiment unanime, malgré quelques regains d'intérêt, notamment au cours de ses dernières années.

Pourtant son audience et son influence, majoritairement souterraines, furent larges et durables².

Ses théories concernant le langage en général et le langage poétique en particulier, et ses pratiques en la matière, ont frappé plusieurs générations d'auteurs à travers l'Europe tout entière – de Verhaeren (*Les Villes tentaculaires*) à Jules Romains et aux poètes de l'Abbaye (Unanimisme et Simultanéismes), des Futuristes russes et italiens (voir notamment, *L'Art des Bruits* de Russolo, chapitre VI : « Les bruits du langage ») à Apollinaire lui-même, ou à André Breton et Louis Aragon, mais aussi bien Arthur Pétronic ou les Lettristes dissidents que furent Jean-Louis Brau et François Dufrêne. Sa « Poésie scientifique » s'inscrit sur une ligne de crête menant de la « poésie objective » de Rimbaud – le « philomathe » – à celles, radicalement anti-

¹ Suivant la formule-titre d'Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste. 1920-1922*, Paris, Nizet, 1971.

² Voir, sur ces points, notre introduction à Ghil, *Le Vœu de Vivre & autres Poèmes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 9-21, 40-42 et *passim*.

« poétiques », de Francis Ponge ou de Bernard Heidsieck : pour tout cela, elle mérite d'être aujourd'hui redécouverte, et réévaluée...

Né en 1862, il publie d'abord coup sur coup *Légende d'Âmes et de Sangs* (1885), recueil de « poèmes en essai » étrangement placé sous la double invocation, polémique autant que programmatique, de Zola et de Mallarmé – qui lui témoigne son enthousiasme –, et le premier état du *Traité du Verbe* (1886), enté d'un « Avant-dire », resté célèbre, du même Mallarmé – dont il est vite devenu l'un des « mardistes » les plus assidus, et les plus en vue. Mais, dès 1888, il rompt avec le maître de la rue de Rome et de la génération symboliste, sur la question cruciale : celle de l'Idéalisme, qu'il rejette, avec autant de virulence que la poésie « égotiste ».

L'année précédente, il avait fondé la revue *Les Écrits pour l'Art*, émanation du groupe « Symbolique et Instrumentiste » (1887), puis organe de l'école « Philosophique-Instrumentiste » (1888), rebaptisée ensuite « Évolutive-Instrumentiste » (1891), dont il est l'initiateur, le théoricien et, à son tour, le « maître », point incontesté. Groupe constitué autour d'un *leader*, d'une revue, de manifestes ; théorie esthétique articulée à un système philosophique et à des positions politiques et morales, non sans dogmatisme, polémiques et exclusions ; constant souci d'auto-légitimation : ne reconnaît-on pas là tous les ingrédients qui font de Ghil, historiquement, pour le meilleur et pour le pire, le fondateur de *la première avant-garde poétique*, identifiable comme telle, en France et, selon toute vraisemblance, en Europe ?

Ainsi aura-t-il été le plus soudainement célèbre, le plus admiré, le plus discuté, le plus violemment haï, puis le plus injustement oublié des auteurs de la génération symboliste : précisément parce qu'il s'avéra, très tôt et durablement, l'adversaire le plus irréductible du Symbolisme...

En 1889, paraît le volume inaugural de ce qui sera l'*Œuvre* de toute sa vie, divisée en trois grandes parties : *Dire du Mieux* (1897, puis 1905-1909) ; *Dire des Sangs* (1898-1901, puis 1912-1926) ; *Dire de la Loi*, dont seulement trois poèmes ont été écrits (1913, 1919, 1920). C'est une vaste épopée de la Matière en marche vers son « plus-de-Conscience » – le « Mieux » – à travers l'Évolution des êtres vivants et l'histoire de l'humanité, depuis les origines de l'univers jusqu'à la prochaine « guerre européenne » (celle qui éclatera en 1914) dont il décrit, dès 1897, les causes historiques et les effets dévastateurs :

Il n'était de vainqueurs – il n'était que des morts³.

³ « Dans les Temps » (« Finale » de *L'Ordre altruiste*, livre IV et dernier de *Dire du Mieux*), *Le Vœu de Vivre*, op. cit., p. 337.

On y lit en particulier de puissantes évocations des ravages humains, moraux et sociaux, causés par l'extension rapide du capitalisme industriel et boursier, tant dans les campagnes (exil rural) que dans les villes (prolétariat).

Voulant dépasser « la vieille et longue querelle occidentale entre le Matérialisme et le Spiritualisme », la « Métaphysique émue » de Ghil relève autant de la tradition du matérialisme atomiste antique, tel que l'avait formulé Lucrèce, que de celui des Lumières, notamment de Diderot, du transformisme darwinien que de la conception non dualiste du Cosmos, telle qu'il la trouvait dans le bouddhisme, récemment introduit en France :

En notre pensée les deux termes s'unissent et l'antinomie se résout : car le spiritualisme, c'est-à-dire pour moi, le plus de conscience prise du Tout, sort perpétuellement de la Matière évoluant. Cet idéalisme nouveau est rationnel et immanente [sic] à la matière même de l'univers⁴.

Composé en marge de l'*Œuvre*, en souvenir d'une jeune danseuse javanaise rencontrée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, *Le Pantoun des Pantoun* (1902) est un long poème d'un lyrisme à la fois complexe et délicat, où l'exotisme oriental et insulaire se mêle à l'évocation de la rêverie amoureuse, et de nombreux mots javanais à une langue française traitée – voire maltraitée –, ici comme dans les *Dires*, suivant les principes de « l'instrumentation-Verbale » énoncés d'abord dans le précoce et effervescent *Traité du Verbe*, puis développés dans les versions successives de sa nouvelle mouture, intitulée *En Méthode à l'Œuvre* (1891, 1904).

C'est en 1909 qu'il publie *De la Poésie Scientifique* (suivi en 1920 de *La Tradition de Poésie-Scientifique*), accouplant dans cet apparent oxymore les deux termes d'une autre vieille antinomie, également à dépasser : si les différentes éditions du *Traité* et de l'*En Méthode* ont fait l'objet d'innombrables commentaires, certes point toujours amènes, ses ouvrages plus tardifs, consacrés à la « Poésie scientifique », ont fait beaucoup moins de bruit et sont restés largement ignorés ; ils représentent pourtant les états les plus aboutis, et les plus personnels, d'une pensée aussi intransigeante que singulière, parvenue à une ferme maturité. Pour toutes ces raisons, ils méritent aujourd'hui d'être lus⁵, et, en dehors des clichés tenaces, de contribuer aux débats actuels sur la poésie, dans ses rapports avec la connaissance et la chose publique...

La même année, prenait fin son abondante et combative collaboration, poétique et surtout critique, à la revue moscovite *Viessy* (« la balance »), qui

⁴ Ghil, *De la Poésie-scientifique* [52], repris dans *De la Poésie-Scientifique & autres écrits*, Grenoble, Ellug, 2008, p. 152.

⁵ Nous les avons regroupés dans Ghil, *De la Poésie-Scientifique & autres écrits*, op. cit.

avait commencé, dès les tout premiers numéros, en 1904 : sa *mystique matérialiste du langage*⁶ ne fut pas sans effets sur les lecteurs de la revue – parmi lesquels, peut-on penser, non seulement les tenants et autres épigones du Symbolisme russe, mais aussi bien, les créateurs d'un Futurisme ouvertement hostile à leurs prédécesseurs symbolistes...

Or il est remarquable que, progressivement élaborée depuis les années 90 – tant au creuset de l'*Œuvre* elle-même (les vers) que dans l'exposé de la *Méthode* (articles, traités) –, la « Poésie scientifique » de Ghil – tant comme théorie que comme pratique – émerge et s'affirme, historiquement (et non sans polémiques), au moment même où se voit, semble-t-il, inexorablement consommé le reflux, et le déclin, de ce qu'il est convenu d'entendre par « Poésie scientifique ». Ainsi, s'inscrivant (et l'inscrivant) au terme de ce qu'il nomme lui-même une *Tradition*, Ghil est-il amené, au fil de l'examen qu'il en propose, à dénier à tous les auteurs dont il analyse ou caractérise l'œuvre, à l'aune de ses propres critères, la dignité de « poètes scientifiques »...

Aporie témoignant, d'emblée, non tant de la mégalomanie ou de l'égoïsme supposés de l'auteur, que d'une double postulation, typiquement avant-gardiste. D'une façon générale en effet, les différents groupes d'avant-garde qui se sont succédé après lui ont cherché, soit à se doter d'une généalogie (ne devant rien, dans le principe, à l'histoire héritée, avec ses périodisations, ses hiérarchisations et ses occultations), soit à se donner comme un commencement absolu (n'hésitant pas, quelquefois, à occulter délibérément, ou à réfuter sans ménagements, tout ce qui pouvait apparaître comme les ayant précédés sur leur propre terrain) : d'un côté, Breton et les Surréalistes, élisant *a posteriori* Rimbaud ou Ducasse – déclarant, même, dans le premier *Manifeste* (1924), « [l]es Nuits d'Young [...] surréalistes d'un bout à l'autre » ; de l'autre, Marinetti et les Futuristes, vouant indifféremment au même régénérateur engloutissement toutes les créations du passé – et ne mentionnant, bien sûr, aucun prédécesseur dans leurs manifestes.

À vrai dire, si Breton incluait dans son propre manifeste une liste, restée fameuse, allant de Swift à Roussel, d'auteurs ayant été « surréaliste[s] dans » quelque chose, ce n'était ni sans humour (« Saint-John Perse est surréaliste dans la distance »), ni, justement, sans quelque distance – plus ou moins inexorablement marquée, quant au reste de leur œuvre ou de leur attitude devant la vie (« Chateaubriand est surréaliste dans l'exotisme », « Hugo est surréaliste quand il n'est pas bête »...). Seuls, à ses yeux, « [o]nt fait acte de surréalisme absolu » lui-même et quelques-uns de ses contemporains : *grosso modo*, ceux qui seraient bientôt au sommaire de *La Révolution surréaliste* – mais on sait que les exclusions allaient suivre. Ghil, dans une autre visée, avait

⁶ Voir, sur ce point, notre introduction à *De la Poésie-Scientifique*, *ibid.* p. 14-54.

inauguré cette implacable dialectique, mettant en évidence au fil de ses analyses⁷, chez les auteurs successivement convoqués – du Bartas, Delille, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Strada... –, d'un côté, en quoi ils s'étaient avancés, plus ou moins résolument, sur les chemins ardu menant à la véritable Poésie scientifique, et ce qui, de l'autre, plus ou moins irrémédiablement, les retenait, les empêchant d'y parvenir⁸ ; seuls, donc, auront authentiquement fait œuvre de « poètes scientifiques » lui-même et quelques-uns de ses contemporains : *grosso modo*, ceux qui avaient été de l'équipée des *Écrits pour l'Art*, du premier et unique volume paru de *L'Idée évolutive*, et quelques autres, venus ensuite – mais, les années passant, combien de défections et de déceptions !...

Ses conceptions en matière de poésie reposent sur des théories linguistiques qui dérivent de celles de Rousseau : à l'origine de tout langage est « le cri », pure expression de la sensibilité ; mais les progrès de la civilisation, s'ajoutant aux nécessités de l'action et de la communication quotidiennes, entraînent inéluctablement une croissante complexification de l'expression, et une perte concomitante de son originaire immédiateté, de sa primordiale unité : une implacable dissociation a éloigné les « idéogrammes » de « leurs phonétismes correspondants ». De là, découle la mission du Poète : retrouver « le caractère originel de la parole », du langage enfin restitué « en organisme intégral, sous la double valeur phonétique et idéographique » ; ce que Ghil appelle penser « par les mots-musique d'une langue-musique ». Cette constante *recherche d'une primitivité perdue à travers une élaboration formalisée à l'extrême* est sans doute la caractéristique la plus frappante de sa poétique : elle n'est pas sans avenir.

C'est le fondement philosophique de l'Instrumentation verbale, dont l'élaboration s'appuie notamment sur la *Théorie physiologique de la Musique* de Hermann von Helmholtz (traduite en français en 1868) : chaque timbre de la langue est censé correspondre à celui d'un instrument de musique ainsi qu'à une nuance psychologique et, par syncrétisme, à une couleur (contrairement à une idée reçue, et tenace, selon laquelle toute la théorie ghilienne se résumerait à l'« audition colorée ») ; et c'est à l'aide de ces timbres, combinés

⁷ *La Tradition de Poésie-Scientifique*, repris dans *De la Poésie-Scientifique*, *op. cit.*, notamment p. 180-209.

⁸ S'agissant de ces trois précurseurs européens que sont « le Dante, Goethe en son second *Faust*, Shelley en son *Prométhée* », Ghil met en quelque sorte les points sur les i : « Non point que nous trouvions en les deux premiers l'élément [...] caractéristique, essentiel, d'un principe philosophique émanant de la science seule, de la seule connaissance. *Nous ne le rencontrerons, d'ailleurs, nulle part*, sous cette nécessité d'un concept purement scientifique – pour commander une Œuvre qui se développe émotivement en toutes conséquences cosmologiques, ethniques, sociales et morales, tant pour l'individu que pour les collectivités ». Et d'ajouter, cependant : « Mais le sublime "Prométhée" [de Goethe] doit être revendiqué par l'esprit de la Poésie-scientifique, et pour l'honneur insigne de cette poésie » (p. 35-36, nous soulignons).

entre eux mais également au sémantisme des mots où ils apparaissent, que le poète, comme le musicien avec les notes de la gamme, doit composer. On mesure l'énormité de la tâche.

Ce mode de *composition sémio-acoustique* se combine avec une conception originale du « Rythme-évoluant⁹ » qui, s'il conserve le syllabisme, ignore en principe les données de la métrique traditionnelle au profit de modes de scansion visant à créer harmonies et discordances, et à figurer, à rendre sensible à la lecture le Rythme même de l'univers – de cette Matière en perpétuelle et elliptique Évolution, dont le poème comme le poète eux-mêmes participent, par la matérialité phonique du langage qu'ils *mobilisent* ainsi, à plein.

Le 16 décembre 1913 (soit quelques jours avant Apollinaire), Ghil enregistre « Chant dans l'Espace », aux « Archives de la parole », à la Sorbonne ; le 27 mai 1914, il y assiste à la première diffusion publique de poèmes enregistrés par leurs auteurs¹⁰ : suivant Apollinaire, Ghil fut « avec Verhaeren le véritable triomphateur de cette séance¹¹ ». Plus précisément, le poète du « Pont Mirabeau » se reproche de n'avoir pas su tenir compte, dans sa lecture, de la spécificité du nouveau support qui s'offrait à lui, et qui (il n'eut de cesse, dès lors, de le répéter) se substituerait bientôt – ainsi que la pellicule cinématographique – à la page imprimée : lucidité médiologique (et, plus spécifiquement, *médiopoétique*) dont il crédite, exclusivement, l'auteur de « Chant dans l'Espace », en qui il voyait par ailleurs, dès 1903, « le précurseur de la littérature humainement mondiale qui s'élabore actuellement¹² »...

Prise en compte du *medium* et de sa matérialité, et particulièrement de la vocalité poétique ; effort vers un dépassement dialectique de l'opposition matérialisme / spiritualisme ou matérialisme / idéalisme : ne retrouve-t-on pas, plus ou moins affirmés et diversement combinés, ces traits constitutifs chez maints acteurs des avant-gardes des années 10 à 30, de Hugo Ball ou Kandinsky à Schwitters, à Mondrian ou à Seuphor ? Il n'est donc pas interdit d'admettre que, paradoxalement, durant cette période de repli, la pensée et la poésie de Ghil rencontrent enfin plus ou moins souterrainement une certaine adhésion créatrice (qui ne va, certes pas, sans malentendus et reniements) – y compris, de leur aveu même, parmi les futurs créateurs du Surréalisme : l'avant-garde la plus hostile aux Futurismes !

⁹ Voir, sur ce point, notre introduction à *De la Poésie-Scientifique, op. cit.*, p. 55-85.

¹⁰ Sur cet événement majeur et ses conséquences qui le sont plus encore, voir Bobillot, « La Voix réinventée. Les poètes dans la technosphère : d'Apollinaire à Bernard Heidsieck », *Histoires Littéraires* n° 28, 2006.

¹¹ « Les Archives de la Parole », art. repris dans *Anecdotes*, Gallimard, 1955, p.182-183.

¹² « "Onze journées en force" par Sadia Lévy et Robert Randau », compte-rendu repris dans *Œuvres en prose complètes* t.II, Gallimard, « La Pléiade », 1991, p. 1080.

Ainsi, un jour de 1924, Ghil reçut-il la visite du jeune Arthur Pétronio, qui l'avait naguère accueilli dans sa *Revue du Feu*, publiée à Amsterdam en trois langues, et à qui, liant explicitement Poésie scientifique et conscience médiopoétique, il déclara :

Dans cinquante ans le poète sera celui qui commandera à des machines phonétiques. La poésie sera une science ou ne sera plus¹³.

Ainsi encore, en 1919, Paul et Georges Jamati avaient-ils fondé *Rythme et Synthèse*, revue de la « Poésie cosmique », consacrée à la divulgation et à la propagation de la pensée et de la poésie de René Ghil, et qui dura jusqu'au numéro d'hommage qu'elle lui consacra, en 1926, aux lendemains de sa mort, survenue brusquement l'année précédente. Il avait eu le temps de faire paraître, en 1923, *Les Dates et les Œuvres*, volume de souvenirs à forte teneur – et saveur – polémique et auto-justificatrice, en définitive fort agréable et passionnant¹⁴, pour qui s'intéresse à l'époque, ou à son auteur.

Altruisme et Poésie scientifique : position de la question

Ernest Raynaud, au chapitre « La Mission sociale du poète » de son empathique *Mêlée symboliste*, rapporte ces paroles de Han Ryner, prononcées – sinon entendues – lors du mémorable et houleux « Congrès des poètes » du 27 mai 1901 :

Je ne viens pas nier l'influence sociale du poète. Je viens affirmer que cette influence n'est bonne que si le poète ne songe pas à l'exercer [...]. Les pauvres palais humanitaires que nous tentons de construire, crouleront, ruines inachevées dans le silence des solitudes ou parmi les risées de nos fils, et cependant telle tour d'ivoire, parce qu'elle n'aura pas été bâtie sur le sable mouvant du mensonge et de l'influence voulue, durera immortelle ; toujours elle rendra aux passants le service de leur faire relever la tête pour regarder la noblesse de son sommet et, toujours, des colombes, auxquelles le fondateur ne pensait point, y trouveront un abri fraternel¹⁵.

On ne peut qu'être frappé de la proximité, non seulement de préoccupations, mais argumentative, de ces propos, avec ceux de Marcel

¹³ Pétronio devait raconter cet entretien bien plus tard, dans « Ouvertures. Au cœur des langages », *Cinquième Saison* n°19, Sceaux, 1963 : repris dans *Les Dates et les Œuvres. Symbolisme et Poésie scientifique*, J.-P. Bobillot éd., Ellug, Grenoble, 2012, p. 352-357. *Cinquième Saison*, « revue de poésie évolutive », était publiée par Henri Chopin, l'un des créateurs et des tenants les plus radicaux de la Poésie sonore.

¹⁴ Y abondent en effet portraits, éloges et éreintements, anecdotes et évocations (ses « visites à Verlaine », les « Mardis de Mallarmé »), analyses d'œuvres poétiques ou critiques, sans parler d'un essai complet sur Mallarmé, non dénués d'admiration, de vivacité et de nuance, ni d'un humour volontiers mordant...

¹⁵ *Op. cit.*, p. 384. Sur le Congrès des poètes, voir *De la Poésie-Scientifique, op. cit.*, p. 98.

Proust dissertant, à quelques temps de là, sur le même sujet, dans une lettre adressée à Lionel Hauser, le 28 avril 1918 :

Je crois surtout que l'individualité [...] agit d'une manière bienfaisante sur les autres, beaucoup moins par le bien qu'elle cherche à leur faire que par l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs envers elle-même. Je ne parle bien entendu que des formes les plus hautes et quelque peu géniales de l'activité. Mais, dans cet ordre, tout le bien qui a été fait sur la terre par des artistes, par des écrivains, par des savants l'a été d'une façon non pas à proprement parler égoïste (puisque leur objet n'était pas la satisfaction de désirs personnels, mais l'éclaircissement d'une vérité intérieure entrevue) mais enfin sans s'occuper des autres. L'altruisme, pour Pascal, pour Lavoisier, pour Wagner, n'a pas consisté à interrompre ou à fausser un travail solitaire pour s'occuper d'œuvres de bienfaisance. Ils ont fait leur miel comme les abeilles, et en réalité ce miel a profité à tous les autres [...] mais n'a pu être fait qu'à condition de ne pas penser aux autres en le faisant, de ne pas s'occuper des autres¹⁶.

Cette question – celle de l'altruisme dans le champ esthétique comme dans le champ scientifique et, en particulier, s'agissant de littérature ou de poésie – s'était en effet posée, en des termes nouveaux (et cruciaux), avec les mutations sociales et morales résultant de l'industrialisation et de l'urbanisation accélérées de l'Europe occidentale, qui avaient entraîné la formation et le développement non moins accéléré d'un prolétariat, mais aussi d'une bourgeoisie entrepreneuriale et spéculative, l'un contraint et l'autre pressée de se défaire des modes de vie communautaires traditionnels, pour ne plus se mirer, selon le mot de Marx et Engels, que « dans les eaux glacées du calcul égoïste¹⁷ » ; avec, simultanément et corollairement, les interrogations philosophiques et épistémologiques découlant de la déchristianisation progressive ou, tout au moins, de l'effective laïcisation de la société et des mœurs engagée par la III^e République, comme de l'irruption de la théorie sélectionniste de Darwin, aussitôt dévoyée et enrôlée sous l'inquiétante bannière des eugénismes ou, de Malthus en Spencer, au service d'un capitalisme sauvage rejetant toute espèce de secours aux plus faibles.

Ce qu'aux « demandes et réponses » liminaires de son *Petit Manuel individualiste*, publié en 1905, le même Han Ryner résumait, à l'aune de sa propre échelle de valeurs morales :

¹⁶ Marcel Proust, *Correspondance* t. XVII, éd. Philip Kolb, Paris, Plon, 1989, p. 215-216 ; également *Lettres*, éd. Françoise Leriche, Paris, Plon, 2004, p. 861. L'ouvrage de Hauser qui venait de paraître, auquel se réfère Proust dans sa lettre, est *Les Trois Leviers du monde nouveau. Compétence, probité, altruisme. Essai de reconstruction sociale*, dont le chap. X est intitulé « L'altruisme but suprême de l'existence » (n° 2 et 20, p. 218-219 [Kolb], n° 2 et 15, p. 862-863 [Leriche]).

¹⁷ Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste* [1848, 1872], « I. Bourgeois et Proletaires ».

Connaissez-vous des égoïstes conquérants et agressifs qui se proclament individualistes ?

Tous ceux qui étendent aux relations des hommes entre eux la loi brutale du combat pour la vie¹⁸.

À cette même question – celle de l'altruisme dans les champs esthétique et scientifique –, Ghil, pour sa part, tente de répondre, sur le plan de la morale sociale autant qu'individuelle, *à partir de sa propre conception de la matière en évolution* vers le « Mieux », c'est-à-dire : vers un « plus-de-conscience » – ce qui le conduit (imprudemment) à rejeter deux articles fondamentaux du darwinisme : la part du hasard dans la variation, et le rôle crucial de la « lutte pour la survie » comme moteur de l'évolution...

Semblablement, un peu plus tôt, prenant acte de ces bouleversements, Jean-Marie Guyau s'était-il donné pour dessein, exprimé avec une certaine urgence, de refonder philosophiquement la morale à nouveau frais et, plus précisément, eût écrit Ghil, « sur des données Science », soit : de « déterminer la portée, l'étendue, et aussi les *limites* d'une morale *exclusivement scientifique*¹⁹ ». Ayant passé au crible tout particulièrement *The Data of Ethics* de Herbert Spencer (1879), la *Phénoménologie de la conscience morale* d'Eduard von Hartmann (1878) et la *Critique des systèmes de morale contemporains* d'Alfred Fouillée (1883), il était parvenu à cette conclusion qui s'imposait, à ses yeux, comme le préalable à tout développement ultérieur en ces matières :

d'une part, la morale naturaliste et positive ne fournit pas de principes *invariables*, soit en fait d'obligation, soit en fait de sanction ; d'autre part, si la morale idéaliste peut en fournir, c'est à titre purement *hypothétique* et non assertorique. En d'autres termes, ce qui est de l'ordre des faits n'est point universel, et ce qui est universel est une hypothèse spéculative. Il en résulte que l'impératif, en tant qu'*absolu* et *catégorique*, disparaît des deux côtés²⁰.

Altruisme et Poésie scientifique : réponses non darwiniennes

S'il se pose en termes nouveaux, le problème, fondamentalement, ne l'est pas. Telle était en effet, déjà, un siècle plus tôt, la question cruciale que, sur le mode du défi, Sade lançait à la pensée des Lumières, soudain sommée de tirer, sur le plan de la morale, les conséquences ultimes d'un matérialisme radical, revivifiant de très antiques spéculations : l'atomisme hérité de Démocrite et

¹⁸ Han Ryner, *Petit Manuel individualiste* [1905], Paris, Allia, 2010, p. 9.

¹⁹ Jean-Marie Guyau, « Préface de l'auteur » à *l'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* [1885, 1890], Philippe Saltel éd., Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. 38-39.

²⁰ *Idem*, p. 35-37

transmis par Lucrèce, à travers de modernes observations et théorisations, le transformisme d'un Buffon ou celui de Lamarck.

On se souvient de Diderot prêtant à d'Alembert, en proie à la fièvre, une effusive vision de la matière comme un essaim infini infiniment parcouru d'une intense agitation moléculaire, et illustrant à travers le délire du mathématicien la « loi de continuité » à laquelle tout, ici-bas, est soumis. De l'homme, soudain, il s'écriait :

Qui sait si ce bipède déformé qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore, dans le voisinage du pôle, un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom, en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ?

Soit, plus généralement : non seulement il y a des « époques de la nature », mais la nature n'est qu'époques successives, il n'y a que de la transformation – « tout est en un flux perpétuel » – et ce qui vaut pour les espèces vaut, également, pour les individus : « Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? »

De même – ce qui vaut dans le temps valant, tout aussi bien, dans l'espace –, n'y a-t-il que du plus ou moins contigu ou continu, non du contigu ou du continu à l'état, censément, pur :

Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point. Non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu ; c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle : mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile...

D'où, l'interpénétration des espèces :

Tous les êtres circulent les uns dans les autres ; par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal [...] donc rien n'est de l'essence d'un être particulier. Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre²¹.

²¹ Denis Diderot, *Le Rêve de d'Alembert* [1769], Colas Duflo éd., Flammarion, « GF », 2002, p. 95-96, 103-104.

Dans la mise en mouvement et le relativisme généralisés qui infailliblement résultaient de la « loi de continuité », sombraient ou du moins vacillaient crûment les colonnes de la responsabilité individuelle et, partant, de tout édifice moral : Sade en serait le Samson...

C'est, en effet, en se fondant explicitement sur une semblable conception de la matière, de l'homme et de la mort (et en « press[ant] » davantage encore « la question »), que le scandaleux auteur de *La Philosophie dans le boudoir* en vient, au bout du compte, à justifier le meurtre, car :

la seule chose que nous faisons, en nous livrant à la destruction, n'est que d'opérer une variation dans les formes, mais qui ne peut éteindre la vie, et il devient alors au-dessus des forces humaines de prouver qu'il puisse exister aucun crime dans la prétendue destruction d'une créature, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque espèce que vous la supposiez²².

D'où, cette paradoxale et provocatrice – mais implacablement logique – conclusion :

[...] loin de nuire à la nature, l'action que vous commettez, en variant les formes de ses différents ouvrages, est avantageuse pour elle, puisque vous lui fournissez par cette action la matière première de ses reconstructions, dont le travail lui deviendrait impraticable si vous n'anéantissiez pas.

Devançant l'objection et s'ingéniant à la court-circuiter, Diderot avait tenté de dresser un barrage (trop hétérogène sans doute, et empirique) contre de tels débordements, en leur opposant l'aimable figure, non moins paradoxale – tant aux yeux du roué Marquis que de la naïve Maréchale –, de *l'athée vertueux*²³ : par là, il esquissait les linéaments d'une morale, sereinement dégagée de toute imposition transcendante, s'alimentant à un supposé « penchant naturel à la bienfaisance », que corrobore « un grand plaisir à faire le bien » (encore faut-il, pour cela, être « heureusement né ») et que « fortifie » opportunément « une excellente éducation », puis à la conviction, que fournit « l'expérience », « qu'à tout prendre, il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin. »

D'un côté, donc, la Nature, la « sensibilité », de l'autre, la Culture, la société, la « sociabilité », qui parleraient à l'homme d'une même voix : celle de la vertu, et du bonheur – qui n'est autre que celle de la Raison. Ainsi,

²²Marquis de Sade, *La Philosophie dans le boudoir* [1795], « Cinquième dialogue » : « Français, encore un effort... »

²³Denis Diderot, *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de **** [1776], Jean-Claude Bourdin et Colas Duflo éd., Flammarion, « GF », 2009, p. 38-41 et *passim*.

s'opposant à Rousseau autant qu'au christianisme, Dumarsais pouvait-il affirmer, en accord de pensée avec ses amis encyclopédistes :

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou dans le fond d'une forêt : les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire ; et dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi la raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables.

Notre philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économe des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; et pour en trouver, il faut en faire : ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre ; et il trouve en même temps ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile²⁴.

Utopie, certes, critique et souriante à la fois, et qui suppose, non seulement que la « vie en société » – ou, en d'autres termes, la culture (ou la civilisation) – n'entre pas en contradiction avec l'« état de nature », mais que *l'état de nature, pour l'homme, n'est autre que la vie en société*.

On n'est, dès lors, plus très loin – quoiqu'un pas décisif reste encore à franchir – de l'élégante solution avancée par Darwin à la question de l'altruisme *dans le cadre de sa propre théorie*, et qui aurait évité à Ghil comme à Guyau, s'ils l'avaient connue, bien des considérations point toujours convaincantes : ce que Patrick Tort a baptisé « l'effet réversif de l'évolution²⁵ ». Réfutant l'assimilation pure et simple de la vie en société à un état de nature régi par l'« élimination des moins aptes » (le *struggle for life*), et s'opposant par là tant à Spencer et à tous les adeptes d'un prétendu « darwinisme social » qu'à Galton et à tous les adeptes d'un prétendu « eugénisme », l'auteur de *L'Origine des espèces* (1859) avait en effet mis en œuvre implicitement, dans plusieurs chapitres de *La Filiation de l'Homme* (1871), et posé, en conclusion, ce concept²⁶ si « essentiel pour la compréhension du rapport entre biologie

²⁴ Art. « Le Philosophe » de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts & des métiers...* [1751-1766].

²⁵ P. Tort, « Effet réversif de l'évolution », dans *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, P.U.F., 1996, t. I, p. 1334-1335. Voir également *L'effet Darwin*, Paris, Seuil, 2008, p. 75-113.

²⁶ Que, dans le même article, P. Tort résumait ainsi : « *la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle.* » C'était substituer, à la continuité par la reproduction à l'identique, qui est la conception de Spencer, une continuité intégrant la production du différent, voire de l'opposé, qui est la marque propre de Darwin, et qui lui permet de penser scientifiquement la dialectique nature / culture sans rien sacrifier, pour autant, de son humanisme. D'une « blessure narcissique » l'autre : on sait que Freud devait, un peu plus tard (1930), considérablement assombrir le tableau, allant jusqu'à se demander, en conclusion du *Malaise dans la culture* (ou *dans la civilisation*), si l'on ne serait pas « fondé à diagnostiquer que maintes cultures – ou époques culturelles – et possiblement, l'humanité tout entière – sont devenues "névrotiques" sous l'influence des aspirations culturelles » ; et il est remarquable que, parmi les divers facteurs du « caractère contraignant que prend le cours de la culture humaine », source de ladite « névrose », il mentionne en parallèle « les penchants à restreindre la vie sexuelle » et « à imposer un idéal d'humanité aux dépens de la sélection naturelle » : c'est dire que l'effet réversif de l'évolution se trouve puissamment contrarié par la

évolutive et anthropologie culturelle » – et aujourd’hui encore, largement ignoré :

Si importante qu’ait été, et soit encore, la lutte pour l’existence, cependant, en ce qui concerne la partie la plus élevée de la nature de l’homme, il y a d’autres facteurs plus importants. Car les qualités morales progressent, directement ou indirectement, beaucoup plus grâce aux effets de l’habitude, aux capacités de raisonnement, à l’instruction, à la religion, etc., que grâce à la sélection naturelle ; et ce, *bien que l’on puisse attribuer en toute assurance à ce dernier facteur les instincts sociaux*, qui ont fourni la base du développement du sens moral²⁷.

Utopie donc, surtout (celle de Diderot ou de Dumarsais), qui abandonnait le terrain strictement scientifique, fût-il spéculatif, au profit de considérations sociales faisant bon marché des maux que Sade ou Rousseau eurent beau jeu de lui opposer – les attribuant, l’un à la nature et à sa foncière « cruauté », l’autre à la société et à son corollaire, la « propriété », – ou relevant, soit de présupposés en définitive métaphysiques – le « bon naturel », – soit d’une sagesse personnelle qui ne saurait en aucune manière régler le problème d’une morale universelle...

Altruisme et Poésie scientifique : René Ghil et Jean-Marie Guyau

Ghil avait-il lu Guyau ? Proust, selon toute vraisemblance, n’a eu vent ou ne s’est soucié ni de l’un, ni de l’autre²⁸. Nul doute, pourtant, qu’il eût été intéressé par leur manière d’envisager hardiment une morale, réputée « positive » ou « scientifique », dans laquelle le souci des autres et celui de soi, qui ne s’opposent pas nécessairement comme le bien et le mal, apparaissent comme les deux résultantes, aussi légitimes l’une que l’autre, d’un même principe. Ainsi, le philosophe, qui se piquait à ses heures de poésie²⁹, écrivait-il :

situation même qui en résulte pour l’homme, lequel succombe alors à la douloureuse nostalgie de « l’état de nature » (Rousseau) ou de « la vie antérieure » (Baudelaire), ou s’abandonne à la violence régressive du narcissisme tendanciellement « illimité » (Sade), en butte à la « frustration culturelle » qui régit les rapports sociaux.

²⁷ P. Tort, *ibid.* Nous soulignons.

²⁸ Comme Mallarmé, Guyau avait enseigné au lycée Fontanes, mais plusieurs années avant que le jeune René Ghilbert n’y entamât sa philosophie, tandis que Marcel Proust y entra en cinquième (1882-83).

²⁹ Mort prématurément en 1888, il avait publié à 27 ans ses *Vers d’un philosophe* (Paris, Alcan, 1881), et figure à ce titre dans les *Nouvelles pages anthologiques* de Gérard Walch (Paris / Amsterdam, Le Soudier / Meulenhoff, 1910) : volume faisant suite aux trois tomes de sa célèbre *Anthologie des Poètes français contemporains*, où Ghil figurait en bonne place (Paris, Delagrave, 1906).

La partie de la morale fondée uniquement et systématiquement sur les faits positifs peut se définir : la science qui a pour objet tous les moyens de *conserver* et d'*accroître* la vie, matérielle et intellectuelle. [...]

Si on demande ce que c'est qu'augmenter l'intensité de la vie, nous répondrons que c'est accroître le domaine de l'*activité* sous toutes ses formes (dans la mesure compatible à la réparation des forces).

[...] Agir, c'est vivre ; agir davantage, c'est augmenter le foyer de vie intérieure. Le pire des vices sera, à ce point de vue, la paresse, l'inertie. L'idéal moral sera l'*activité* dans toute la *variété de ses manifestations*, du moins de celles qui ne se contrarient pas l'une l'autre ou qui ne produisent pas une déperdition durable de forces. Pour prendre un exemple, la *pensée* est l'une des formes principales de l'activité humaine : non, comme l'avait cru Aristote, parce que la pensée serait l'acte pur et dégagé de toute matière (hypothèse invérifiable), mais parce que la pensée est, pour ainsi dire, de l'action condensée et de la vie à son maximum de développement³⁰.

Or, ajoute-t-il un peu plus loin :

l'être a toujours besoin d'accumuler un surplus de force même pour avoir le nécessaire : l'*épargne* est le lot de la nature. Que deviendra ce surplus de force accumulé [...], cette surabondance que la nature réussit à produire ? – Il pourra se dépenser d'abord par la *génération*,

et surtout, précise-t-il, par la *génération sexuée* :

L'instinct sexuel [...] est une forme supérieure, mais particulière, du besoin général de fécondité ; or, ce besoin, symptôme d'un surplus de force, n'agit pas seulement sur les organes spéciaux de la génération, il agit sur l'organisme tout entier ; il exerce du haut en bas de l'être une sorte de pression dont nous allons énumérer les diverses formes³¹.

Soit : « 1° *Fécondité intellectuelle* [...]. 2° *Fécondité de l'émotion et de la sensibilité* [...]. 3° *Fécondité de la volonté*. » Toutes vérifiant, en retour, le principe unique dont elles découlent : « En somme, la vie a deux faces ; par l'une elle est nutrition et assimilation, par l'autre production et fécondité. Plus elle acquiert, plus il faut qu'elle dépense : c'est sa loi. »

Ce qu'en d'autres termes (« la vie » s'y spécifiant en « Matière évoluant »), Ghil, qui d'emblée et sans relâche entendit fonder philosophiquement la poésie en général et, plus particulièrement, son *Œuvre*³² – où se manifeste puissamment, et récurrentement, l'« importance capitale dans la vie morale » de la sexualité, comme « forme supérieure [...] du besoin

³⁰ *Esquisse, op. cit.*, p. 162-164.

³¹ *Ibid.* p. 173-179.

³² Dès les premières moutures du *Traité du Verbe* (1886...), devenu finalement *En Méthode à l'Œuvre* (...1904), et dans de nombreux articles non repris, du moins tels quels, en volumes.

général de fécondité » –, inscrivant au fronton de sa « Métaphysique scientifique » :

J'ai donc ramené à deux lois ou plutôt à une loi à double action, les phénomènes de tous ordres : loi de condensation et d'expansion.

C'est par ces deux mouvements essentiels de la Matière que de toute éternité a été assurée la création universelle, mais aussi la conservation même de la Matière, – puisque de la condensation renaissent les énergies explosives qui remettent en mouvement. C'est, d'autre part, par cette double loi, que sont régies la croissance et la décroissance de l'homme. Et, de la même loi de concentration ici pléthorique, d'amasement pesant des vitalités suivi de délivrance, dépend la volition à deux pôles qui engendre, conserve la race et améliore l'espèce, en un troisième mouvement de l'évolution³³.

Si Guyau précise que « la dépense n'est pas physiologiquement un mal » et, corollairement, que « la dépense pour autrui qu'exige la vie sociale n'est pas, tout compte fait, une perte pour l'individu³⁴ », le philosophe n'oublie pas pour autant de désigner les deux dérives ou hypostases symétriques (tout aussi condamnables l'une que l'autre, du point de vue moral ainsi défini) auxquelles risque de conduire un abandon par trop exclusif à l'un des deux « besoins » résultant de l'unique *principe vital* : — 1°) le besoin d'*accumulation* (ou de « condensation ») : ainsi, celle du travail « sous la forme du capital », qui mène à l'« excès d'oisiveté pour soi et [...] de pouvoir sur autrui », — 2°) ou, à l'inverse, le besoin de *fécondité* (ou d'« expansion ») : ainsi, cette « sorte de débauche affective » à laquelle succombent, tel le pélican, ceux « qui ont trop vécu pour autrui, qui n'ont pas assez retenu d'eux³⁵ ».

Semblablement, mais plus polémiqument, Ghil, visant à l'instar de Nietzsche l'un des fondements les plus notoires de la morale chrétienne, condamnait-il explicitement (à l'aune de sa « morale sociale ») tout esprit de sacrifice. Car si, en vertu de la « double loi » qui la meut, « la Matière évolue à prendre connaissance d'elle-même à travers la sensation, l'instinct, la pensée » ; et si, participant de cette évolution du Tout, « tout homme doit donc s'évertuer en le plus-d'effort, à connaître l'univers et lui-même, et tendre à sa Synthèse », alors :

il doit tendre, si sa valeur est plus grande, à entraîner les autres hommes au partage de sa Connaissance. De par un vrai dogme « altruiste » ici nécessité scientifiquement, –

³³ Ghil, *De la Poésie Scientifique* [49], dans *De la Poésie-Scientifique*, *op. cit.*, p. 149-150.

³⁴ Guyau, *op. cit.*, p. 173-179. Mieux, ajoute-t-il : « c'est un agrandissement souhaitable, et même une nécessité. L'homme veut devenir un être social et moral, il reste toujours tourmenté par cette idée. » On n'est pas loin du titre de chapitre de Hauser : « L'altruisme but suprême de l'existence »...

³⁵ Il ajoute, même, *ibid.* : « Est-il bien sûr qu'un grand homme ait toujours le droit de risquer sa vie pour sauver celle d'un imbécile ? » N'est-ce pas, en quelque sorte, le non-dit de cette phrase de Proust à Hauser : « L'altruisme, pour Pascal, pour Lavoisier, pour Wagner, n'a pas consisté à interrompre ou à fausser un travail solitaire pour s'occuper d'œuvres de bienfaisance. »

qui n'est plus ni une impulsion de sentiment, ni un devoir de charité, car charité implique sacrifice.

Cet Altruisme³⁶, nous ne le séparons pas de l'Égoïsme, qui n'est qu'un mode de l'instinct de conservation, avons-nous dit, naturel et nécessaire³⁷. Mais nous réduisons encore l'antinomie : et, couvert par une loi d'ordre naturel, ce n'est que lorsque l'Individu a pour lui-même acquis la sûreté de vie organique et morale, qu'il se doit à autrui et à son effort³⁸ ...

N'était-ce pas là, posé d'avance en quelque sorte (dans son traité de 1909) par le poète de l'*Œuvre*, le fondement théorique, d'inspiration vitaliste, des réflexions de moraliste (apparaissant au détour d'une lettre de 1918) du romancier de la *Recherche* ?

L'un comme l'autre, en tout état de cause, au-delà de leurs divergences et de leur méconnaissance mutuelle, se situaient ainsi résolument – et la poésie ou la littérature avec eux – à une distance également accusée de l'« art utile » ou de l'« art social » (tant honni, naguère, de Baudelaire en la personne de George Sand, mais qui connaissait une faveur certaine³⁹ en ces temps d'anarchisme, de syndicalisme radical et de bolchevisme) et de l'intransigeante autant qu'imperturbable tour d'ivoire de l'« Art pour l'Art » (dont Gautier demeurait l'icône, mais qui se perpétuait à travers la vieillissante « impassibilité » parnassienne et les « serres chaudes » du Symbolisme) – dans laquelle tous deux acquirent bientôt la réputation, quelque peu excessive, de se tenir enfermés : l'un, dans la chambre à l'« aspect de cellule » du « pavillon isolé » de sa villa du Sublet, à Melle, ou « ce cher cabinet de travail de la rue Lauriston [...], “aux couleurs des Asies”⁴⁰ » ; l'autre, dans sa trop fameuse « chambre de liège » du boulevard Haussmann...

³⁶ Qui donne son nom à la IV^{ème} et dernière partie de *Dire du Mieux* : « L'Ordre altruiste. » Dans un article, intitulé « Données évolutives. La Charité et l'Altruisme », il le distinguait soigneusement, tant de la Philanthropie moderne que de la Charité chrétienne : voir n. 41, *infra*.

³⁷ Dans *Les Dates et les Œuvres* [176-177], *op. cit.* p. 222-223. Ghil cite un passage de l'« Avertissement » d'Abel Pelletier à son drame, *Titane*, placé explicitement sous le signe de l'accroissement de vie, dans lequel celui-ci opposait « égoïsme rationnel » et « égoïsme instinctif ».

³⁸ Ghil, *De la Poésie-Scientifique* [50-56], *op. cit.* p. 150-155.

³⁹ Et auquel Ghil n'avait pas dédaigné d'apporter sa contribution, au cours des années 90 : par sa présence au sommaire de revues telles que *L'Enclos* (menée par Louis Lumet), *La Revue socialiste* (de Benoît Malon), *La Question sociale*, etc. ; par des articles tels que « Données évolutives. Sociocratie évolutive » et « Données évolutives. La Charité et l'Altruisme », parus dans *La Revue Indépendante* dès 1892, année où (avant de disparaître) les *Écrits pour l'Art* deviennent explicitement l'organe de « l'Art sociocratique » ; ainsi que par les passages – parmi les plus remarquables (notamment de Verhaeren, qui s'en inspira) – de son œuvre poétique où il est question de l'exil rural, de la grande ville et des usines, du travail des ouvriers et des conditions de vie du nouveau prolétariat urbain, du syndicalisme et de la responsabilité du capitalisme boursier dans la « guerre européenne » à venir : *Le Vœu de Vivre* et « Dans les Temps », voir *Le Vœu de Vivre*, *op. cit.*, p. 137-284 et 334-340.

⁴⁰ Voir, respectivement, Pierre Viguié, « René Ghil au “Sublet” », *Rythme et Synthèse*, n° spécial « Hommage à René Ghil », Paris, 1926, p. 136-139, et Paul Jamati, « Funérailles », *ibid.*, p. 7-13.

Mots clés

altruisme • archives de la Parole • Darwin • Diderot • René Ghil • Jean-Marie Guyau • Helmholtz • Instrumentation verbale • médiopoétique • poésie scientifique

Bio-bibliographie

Professeur à l'Université de Grenoble (Stendhal), Jean-Pierre Bobillot a publié de nombreux articles sur la poésie française de 1865 à 1925 et sur les avant-gardes du XX^e siècle, notamment les poésies visuelle et sonore. En volumes : *Bernard Heidsieck Poésie Action* (Jean-Michel Place, 1996) ; *Rimbaud : le meurtre d'Orphée* (Champion, 2004) ; *Poésie sonore. Éléments de typologie historique* (Le Clou dans le fer, 2009) ; *De la Poésie sonore à la Médiopoétique* (L'Atelier de l'Agneau, à paraître). Il se consacre également à la réédition et à la réévaluation de l'œuvre de René Ghil : *Le Vœu de Vivre* (PUR, 2004) ; *De la Poésie-Scientifique* (Ellug, 2008) ; *Les Dates & les Œuvres* (Ellug, 2012). Il a en outre signé plusieurs volumes et disques de poésie, dont dernièrement : *Prose des Rats* (L'Atelier de l'Agneau, 2009) ; *News from the POetic front* (Le Clou dans le fer, 2011) ; *Janis & Daguerre* (L'Atelier de l'Agneau, 2013).

Pour citer ce texte

Jean-Pierre Bobillot, « René Ghil : altruisme et poésie scientifique », in Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (éd.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, ouvrage électronique mis en ligne en janvier 2014 sur le site *Épistémocritique*, www.epistemocritique.org, p. 379-395.